

Le système de refroidissement est rafistolé de partout et dépassé depuis belle lurette. L'azote liquide s'évapore en fumerolles blanches depuis les dizaines de petits trous qui constellent les tuyaux en caoutchouc. En conséquence, la combinaison de Gibson chauffe à mort et il a l'impression de rôtir à petit feu. Sans même parler des bugs que ça occasionne sur ses neuroprocesseurs, déjà affaiblis par l'obsolescence de leurs versions antédiluviennes. Gibson voit ses adversaires avec un temps de retard, et ils ont beau être nuls, ça ne pardonne pas. Il se mange un coup d'épaule dans la mâchoire, puis une châtaigne dans les flancs, finalement il lâche la balle qu'il était parvenu à récupérer et ne peut que voir leurs adversaires filer vers le but. La mi-temps s'achève sur un crash qui laisse son avatar figé sur le sol de métal, clignotant par intermittence.

Trempé de sueur, Gibson ôte son casque de réalité virtuelle et observe cette copie de lui-même avec dégoût. Il est trempé et les spectateurs se foutent de lui, lui balancent des écrous, des boulons et des canettes en alu. Sale temps pour les gros. Avec des mouvements lents, le souffle court, il parvient tant

bien que mal à s'extraire du fauteuil mal ajusté et file aux vestiaires, sous la pluie de projectiles et d'insultes. Si le Speedball sert de catalyseur à toute l'espèce humaine, les ligues mineures en traduisent les pulsions les plus viles. La PLS fait tout pour donner une image propre à son sport, dont les SILK sont les ambassadeurs plus que parfaits. Sur les terrains de seconde zone, par contre, qui tournent à grand renfort de matos de récup' overclocké à l'extrême, il n'y a pas de faux-semblants. Dans leurs casques de VR, les joueurs crachent du sang pour de vrai. À l'impact, on voit leurs thorax s'enfoncer, leurs membres se déformer. Et quand l'un d'eux y laisse sa peau, la foule se lève des gradins en exultant tandis que les brancards automatisés libèrent le fauteuil du corps disloqué. Pour la plupart, les types qui arpentent ces bas-fonds ont tous connu une tragédie. Personne ne va en enfer de son plein gré, à moins d'être idiot. Or les idiots font de mauvais joueurs de Speedball. Les mecs s'accrochent, luttent contre le courant qui cherche à les arracher à leurs bribes de rêve, un vague espoir d'accrocher un poste en PLS (Pro Ligue Speedball). Ça arrive, de temps à autre. Un mec est extirpé des abysses pour raconter une belle histoire au public, un conte de fées qui dure une poignée de matchs, le temps que les spectateurs oublient un peu les dettes qui rongent leurs avenir et ces implants qui les sauvent tout en les tuant à petit feu, jusqu'à ce que le type retourne dans le néant. Des jouets cassés dont plus personne ne veut.

Gibson, quand il s'était fait virer de la PLS, avait contacté une journaliste et lui avait fait visiter un pavillon de neurologie. Une aile était réservée aux ex-joueurs. « Sans danger, hein ? » il lui avait dit tandis que la fille assistait, effarée, au grand ballet des déjantés. En fauteuil roulant pour la plupart, les types se pissaient dessus sans s'en rendre compte. Certains avaient arraché leurs cheveux jusqu'au scalp. D'autres serraient les dents en jetant des regards meurtriers au plafond. Certains bavaient en dodelinant de la tête. Pas joli-joli. Mais la journaliste s'était dégonflée. Elle avait préféré faire carrière que faire justice. Les lanceurs d'alerte, ça va, on sait tous comment ils finissent. Depuis l'antiquité, on s'en prend d'abord au messager coupable de troubler la quiétude.

Il fallait à tout prix faire avaler la pilule de cette vente forcée d'améliorations biologiques, qui était aussi amère que salée. C'est là que le Speedball entrait en jeu. *Panem et circenses*. Les vieilles recettes sont souvent les meilleures, c'est bien connu. Les joueurs de Speedball étaient des ambassadeurs, qui bossaient pour les marchands de tissus, les nouveaux gardiens du temple. Parmi ces VRP, les Brutal Deluxe étaient ce qui se faisait de mieux. Donnez des héros au peuple pour qu'il oublie sa misère. Gibson en avait bien profité. À l'époque glorieuse des gros rois, il était un Empereur, il était Gargantua. Ceux qui n'ont jamais connu la fortune ne peuvent pas comprendre ce que c'est que de la perdre, et ne peuvent pas saisir que c'est bien plus dur que

d'avoir toujours été pauvre. Le vide que la richesse évanouie laisse dans l'âme et dans le corps est insoutenable. De quoi se flinguer. Mais Gibson était trop lâche pour se terminer et défier les lois en vigueur, qui pénalisaient l'autolyse. Alors il avait ravalé sa rancœur et continué à faire ce qu'il faisait de mieux : détruire des avatars et marquer des buts. Du moins, il essayait. *Si seulement ces saloperies d'implants de merde voulaient bien fonctionner autrement que par intermittence.*

« Oh, machin, le gros ! Tu roupilles ou quoi ? »

Gibson lève la tête. L'entraîneur en chef leur fait un sermon. Il s'en fout. Il connaît le Speedball, et ce n'est pas un avorton qui va lui apprendre comment jouer. Le coach est maigre, grand, il a une pomme d'Adam saillante, une espèce de rocher qui monte et descend, Gibson a l'impression que ce truc va lui déchirer la trachée à tout instant. Il braille mais son discours est vide, il parle d'honneur, de mouiller le maillot, du blabla que personne n'écoute. Les mecs sont là pour sauver leur peau, c'est tout. S'ils se traînent sur ce rectangle maudit, c'est parce que c'est l'unique moyen qu'il leur reste pour rembourser les crédits imposés par les patchs et les implants.

Vivre à tout prix. Chaque être humain vaut cher, maintenant. Même le plus déglingué des toxicos vaut un paquet d'oseille pour ceux qui lui ont filé un nouveau rein, un nouveau foie. Alors ils ne le laisseraient pas mourir, pas question. Tout le monde était soigné, mais ce n'était pas pour une quelconque pro-

blématique de bien-être physique, mental ou social, non, c'était simplement pour le gain. L'eau, l'air et le CO₂ étaient privatisés depuis longtemps. Il restait quoi, à vendre ? Il suffisait de se regarder dans une glace. Douze milliards de pigeons qui seraient à la fois clients et fournisseurs. Cent mille milliards de cellules. La magie d'un système sans faille, sans fin.

Faites les calculs, ou d'autres les feront pour vous.

Gibson attend que le vestiaire se vide, il se colle deux coups de taser, un sur la tempe et l'autre sur la poitrine, avant de s'injecter un cocktail d'amphèts, de corticoïdes et de stéroïdes – les vieilles recettes, toujours ! –, puis il retourne vers son fauteuil, à pas lents, en titubant. Il a un genou foutu, depuis longtemps. Avant de rebrancher son casque, il colmate comme il peut les trous des tuyaux de refroidissement à l'aide de gros scotch argenté, et il retourne dans l'arène d'acier.

La deuxième mi-temps est aussi pitoyable que la première, son équipe de troisième zone a pris une veste, mais au moins il est vivant et n'a pas trop morflé. À peine une petite commotion, rien de grave.

C'est en sortant du vestiaire que la femme lui saute dessus.

« Monsieur Gibson ? Je peux vous parler ? »

Monsieur ? Depuis combien de temps quelqu'un ne l'a-t-il pas appelé *monsieur* ? Il est tellement abasourdi qu'il oublie d'envoyer balader l'importune. Il fait rouler son vieux fauteuil – après les matchs, il est rarement

en état de marcher – vers elle. C’est une femme de taille moyenne, au regard allumé, aux cheveux épars, qui sent mauvais et s’habille n’importe comment. Une cinglée. Il les reconnaît vite. Mais il sent percer autre chose. Sous la folie, il peut deviner un élément qui brille. Gibson a un excellent sixième sens. Son instinct, voilà ce qui l’avait mené au pinacle. Quand un signal s’allume, il prend le temps de le considérer. Il remarque autre chose, encore. La femme est nerveuse. Son visage, qui avait peut-être été beau autrefois, mais qui est à présent marqué par les épreuves, est déformé par des tics. Elle jette des coups d’œil furtifs par-dessus son épaule, comme si elle craignait que quelqu’un surgisse derrière elle.

Une ancienne taularde.

« Vous me connaissez ? demande Gibson.

— Quelle question ! Gibson, meilleur joueur de la Ligue à trois reprises ! Une légende ! Les Brutal Deluxe, c’est vous ! »

La femme en fait trop, mais son enthousiasme fait plaisir à Gibson. Il n’a plus tellement d’occasions de se rappeler ses bons moments.

« Rappelez-moi en quelle année ? demande-t-il avec un sourire entendu. Les années où j’ai gagné mes trophées ? »

La femme le regarde en se dandinant d’un pied sur l’autre, puis elle baisse les yeux, comme un mauvais payeur pris en faute.

Gibson se marre et actionne son fauteuil, exécutant un demi-tour. Parfois, son sixième sens se goure. Cette femme, qui qu’elle soit,

n'a rien d'intéressant à lui offrir. C'est peut-être une ancienne fan, aussi délavée et amère que ses propres souvenirs. Il préfère encore ses jerrycans et ses tasers.

Mais alors qu'il s'éloigne, elle revient à la charge.

« Attendez ! Ne partez pas ! J'ai quelque chose à vous proposer ! »

Gibson stoppe son fauteuil. Il lui tourne toujours le dos. Prêt à partir. Les propositions qu'on lui fait, en règle générale, ne font que l'enfoncer un peu plus dans l'abjection. Il est souvent question de récupérer des dettes ou de vendre des produits illégaux. Mais il consent à écouter.

« Je peux vous faire rejouer dans la PLS », lui dit la femme avec un aplomb étonnant.

Gibson exécute un demi-tour immédiat. Il détaille son interlocutrice. Elle se triture les mains, elle est tout en os, elle sautille sur place, ses pupilles sont trop dilatées. Une de ses paupières tressaute.

« J'ai cru entendre un truc bizarre... Je suis pas certain d'avoir bien compris... Mes implants déconnent souvent, dit Gibson.

— J'ai dit : je peux vous faire rejouer en PLS. Je peux vous rendre tout ce que vous avez perdu, et même plus.

— C'est quoi, ton nom ?

— Katlina de la Fonseca. Je suis chercheuse. Et vous, vous êtes l'homme que je cherchais. »